

Groupes et psychose

(Séminaire de Sainte Anne : séance du 15 mai 1991)

Jean OURY

Clinique de Laborde

Il y a deux ans, j'ai fait un séminaire à Sainte-Anne sur "les groupes". C'est un sujet extrêmement vaste, inépuisable. Il semble important d'indiquer ici les points qui m'ont paru les plus utiles. J'avais souligné l'importance d'un texte de François Tosquelles, écrit à l'occasion d'une réunion, rue de la Colonie, organisée par Georges Daumézon, en janvier 1961. Dans ce texte, intitulé "Sémiologie des groupes", Tosquelles, toujours à sa manière et avec beaucoup d'exemples cliniques, propose une classification des groupes. Mais le plus important, à mon avis, c'est que les interrelations entre les groupes, telles qu'elles nous sont présentées, impliquent, si j'ose prolonger le propos de Tosquelles, qu'un groupe n'existe pas en soi. Parler "d'un" groupe me semble aussi absurde que de parler "d'un" phonème. De même qu'on ne peut parler que d'un ensemble de distinctivités, on ne peut parler d'un groupe qu'à partir d'un autre groupe. A l'extrême, chaque personne peut être considérée comme une sorte de groupe, ou plutôt comme un carrefour, un entrecroisement d'appartenances à plusieurs groupes. C'est ce qui fait la diversité des personnes, leur singularité.

Dire qu'il n'y a pas de groupe en soi, c'est poser le groupe comme un opérateur collectif. Notre travail psychothérapeutique ou psychiatrique étant d'avoir accès à "ce qui se passe", à la façon dont ça se passe, suivant tel ou tel type d'émergence, c'est ce qui se passe d'un groupe à l'autre, entre les groupes, qui nous paraît le plus utile à étudier;

Tosquelles montrait que certains groupes ont une structure dont la dominante est le surmoi. D'autres ont une dominante d'idéal du moi ; d'autres, du moi idéal ; et d'autres ont une finalité plus technique, psychothérapeutique, plus artificielle ou plus expérimentale. Mais la dominante peut varier. D'autre part, des conflits évoqués ou attisés dans un groupe à dominante surmoïque ne se manifestent pas forcément dans ce groupe, mais, si le sujet participe aussi à un autre groupe, plus permissif, il va inconsciemment manifester des comportements qui peuvent être de véritables acting-out. Pour pouvoir déchiffrer ces acting-out, il est nécessaire d'avoir une vue d'ensemble du réseau constitué par tous les groupes.

Dans cette perspective, il me semble artificiel de parler des groupes sans mettre en question le terrain, le lieu, le champ où les groupes se développent. Autrement dit, quand on pose le problème : "Qu'est-ce qui se passe d'un groupe à l'autre ?", le concept de "passage" demande à être explicité. Une autre notion me semble donc indispensable : celle que je propose de nommer "sous-jascence". C'est un terme complexe, souvent mal défini, qui désigne le terrain dans lequel on peut développer telle ou telle forme d'activité. Ce qu'on peut appeler, métaphoriquement, "l'humus" : un terrain vivant dans lequel repose toute une histoire, une tradition, toutes les habitudes dans lesquelles ce qui va se passer prend racine...

Une autre approche m'avait également semblé intéressante : à partir des réflexions de Daniel Sibony, dans un petit livre ("le groupe inconscient") écrit en 1980 - à l'occasion de ce qui se passait dans l'éclatement de l'Ecole freudienne - sur les groupes, avec en sous-titre : "le lien et la peur". Il montre bien que l'inconscient lui-même est un groupe. Et réciproquement, un groupe peut être traité comme l'inconscient... Je simplifie, mais c'est pour souligner les ar-

rêtes vives. On peut lui appliquer, ne serait-ce que d'une façon hypothétique, les mêmes concepts que ceux nécessités par l'étude de l'inconscient. Par exemple, le problème de la cause. Qu'est-ce qui cause un groupe ? Pourquoi y-a-t-il un groupe ? Qu'est-ce qui déclenche qu'il y ait un groupe ? Est-ce par simple décision ? Est-ce en rapport avec tout un contexte qu'il faudra explorer ? Dans la pratique, on constate que si on cherche la cause d'un groupe dans le groupe lui-même, on arrive bien vite à rendre inefficace le groupe, ou même à le faire éclater. Ceci demande une réflexion théorique, épistémologique. C'est la même problématique qu'à propos de l'inconscient (la cause, au sens de Lacan, l'objet "a"). L'objet du groupe, comme cause du groupe, ne peut être qu'à l'extérieur du groupe. Mais l'extérieur, ça ne veut pas dire grand-chose, sinon que le groupe lui-même est pris dans un réseau, se développe dans une certaine sous-jascence. Pratiquement, des groupes qui peuvent se manifester sous forme de réunions d'information, de réunions de décision, réunions de diagnostic, réunions d'expression, etc, pour être efficaces, ne doivent pas être créés de façon artificielle. Chacun répond toujours à toute une chaîne de causalité ; et en explorant bien le terrain dans lequel on travaille, on peut s'apercevoir que ces causalités sont multiples mais toujours extérieures au groupe.

Dans un groupe, on peut également essayer de repérer quelles sont les "instances". A ce point de vue, je pense qu'une référence peut nous aider : les études de Bion sur les petits groupes. A l'intérieur d'un groupe, plusieurs niveaux sont en question, en particulier un niveau d'illusion. Premier niveau d'illusion : quand on décide de faire un groupe de travail, ou un séminaire, ou un groupe de discussion sur des textes ; vous savez bien qu'au bout de quelques séances, souvent, ça s'arrête ; ou alors ça continue mais on a beaucoup de mal à suivre le thème qu'on s'était choisi. C'est dans ce sens là que Bion parle de "l'hypothèse de travail", laquelle ne peut se maintenir que si on fait l'analyse constante de tout ce qui est sous-jacent à cette hypothèse de travail, ce qu'il appelle "les hypothèses de base" : dépendance, couplage, attaque-fuite, etc. Toute une complexification qui fait que si on ne tient pas compte des hypothèses de base, qu'on ne les "traite" pas au fur et à mesure, il y a bien des chances que le groupe de travail lui-même dégénère. Ce point de vue de Bion, me semble-t-il, conforte la position de Sibony. D'autre part, Bion met l'accent sur la logique particulière des groupes : c'est une logique qui se rapproche de la logique psychotique. On sait bien que dans un groupe d'une dizaine de personnes, chaque personne a tendance à prendre des positions tout à fait différentes de celles qu'elle aurait en dehors du groupe ; des positions souvent de passivité, profitant que certains vont parler, et d'autres non, pour déléguer, plus ou moins consciemment, ce qu'elle a à dire à d'autres, quitte à intervenir après pour dire le contraire ! Il y a donc une sorte de dissociation des instances. Par exemple, des personnages du groupe vont incarner l'idéal du moi... Et chacun va "déléguer" à d'autres son idéal du moi, ou son moi idéal, ou son surmoi, ou ses culpabilités. Si on n'a pas une certaine conscience de ces choses là, il y a une dérive qui va créer des conflits, sous forme d'agressivité ou de séduction, ou de phénomènes de "couplage", comme dit Bion, et qui feront des isolations dans le groupe, et feront baisser le rendement, aussi bien thérapeutique qu'informatif, etc. Cette logique là, "logique psychotique", est une chose très banale à laquelle on doit s'affronter quand on travaille dans n'importe quel groupe, que ce soit un groupe d'information, ou de diagnostic, ou de thérapeutique.

Mais à quel niveau topique se passent tous ces phénomènes ? Je crois qu'il est dangereux de dire : "c'est inconscient" ou "c'est préconscient". Il me semble plus intéressant de dire un mot qui ne veut rien dire, à mon avis, celui que propose Bion quand il dit que les hypothèses de base se placent à un niveau "proto-mental". Ca ne veut rien dire, mais ça fait réfléchir !

Quoiqu'il en soit, il est relativement facile de constater que beaucoup de choses se passent dans les groupes. Par exemple des phénomènes de suggestion, des phénomènes de transfert, transferts partiels, mal ou bien contrôlés. Mais également des fantasmes surgissent. Suivant le degré de possibilité d'expression, on peut facilement, raconter ses rêves, se situer, ou bien secréter une ambiance qui est un véritable étouffoir ? Un groupe mal contrôlé, c'est extrêmement dangereux, ou tout au moins inefficace.

Une proposition m'a toujours apparu un peu inadéquate : celle des "fantasmes de groupe" de Ezriel. Il les définit comme étant "le PGCD" des fantasmes des participants. Ca me semble assez artificiel, bien que cela corresponde à une certaine réalité. Il s'agit d'une sorte de fantasmagorie commune qui peut apparaître comme résistance à la progression du groupe. Quelques exemples donnés par Ezriel sont, à mon avis, assez peu convaincants. Comme dans une classe, quand le prof est parti pendant cinq minutes : les élèves font le chahut. Quant à dire qu'"il y a un fantasme commun" ! C'est confondre fantasme et simple réaction collective, souvent stéréotypée, à une situation ; rassemblement de comportements régressifs dans une situation qui masque ce qui est en jeu dans la logique du groupe.

Certains groupes développent explicitement une sorte de finalité. Ils peuvent nous éclairer sur le rôle des groupes dans la thérapeutique des psychoses. Le groupe peut fomenter des mécanismes d'isolation ou de protection vis-à-vis du contexte, vis-à-vis des entours. On peut assister alors, in statu nascendi, à la formation d'un tenant-lieu de "pare-excitation" au sens freudien du terme ? Le pare-excitation, c'est quelque chose de très basal, de très archaïque, qui va permettre au futur sujet de se distinguer de ce qui l'entoure. Le pare-excitation apparaît comme une espèce de filtre, de crible, au sens linguistique du terme, de "crible phonologique". Il a pour fonction d'essayer de régler les problèmes d'intrusion massive de tout ce qui se passe dans le milieu. Freud le définit toujours en rapport avec des problèmes de traumatisme, de fixation, etc. Ce pare-excitation n'est pas sans rapport avec le "Urverdrängung", le refoulement originaire, à partir duquel va pouvoir se développer une structure. A titre d'hypothèse, on pourrait dire que la structure psychotique résulte d'une sorte de déficience ou de destruction du pare-excitation, d'une difficulté au niveau du refoulement originaire, ce qui entraîne des troubles profonds dans la structuration de la personne... Il faudrait citer quelques témoignages de personnes qui participent à des groupes de façon régulière, depuis des années, chaque semaine. C'est à l'initiative de l'une d'entre elles qu'on a eu cette idée de pare-excitation : cette personne se servait du groupe comme si elle déléguait - sorte de délégation d'instance - son pare-excitation, ce qui lui permettait de pouvoir mieux s'exprimer. Ce problème, qui peut apparaître complexe, est souvent vécu de façon intense.

De même, on constate que des personnalités psychotiques, prises dans des groupes, délèguent facilement aussi bien l'idéal du moi, que le surmoi, que le pare-excitation, etc, lesquels sont alors gérés dans le groupe. A ce sujet, je faisais référence à un exposé de Jean Kestemberg et Simone Decover, en 1964 (exposé qui a été repris par Simone Decover dans l'Encyclopédie, mais beaucoup trop résumé). Il s'agit d'étudier le fonctionnement de certains groupes psychothérapeutiques. On note l'influence anglo-saxonne, en particulier à partir des travaux de Foulkes. Les auteurs différencient deux formes de groupes : les groupes ouverts, instables, et les groupes fermés ou groupes stables ; en signalant que dans les groupes instables, c'est à dire les groupes dans lesquels les participants peuvent sortir, et d'autres venir sans que ce soit contractualisé d'une façon absolue, on assiste quelquefois à des processus de régression plus profonds que dans les groupes stables, fermés. Ceux-ci restent à un niveau plus adaptatif. C'est dans les groupes ouverts que des sujets psychotiques peuvent être traités, bien plus que dans les groupes fermés.

Il faut reprendre en détail tous ces textes. Il me semble en effet intéressant de comparer ces différents points de vue, de voir quels sont les hypothèses communes afin d'essayer d'éclairer les mécanismes des groupes les uns vis-à-vis des autres. Par exemple, dans des groupes institutionnels tels que des réunions d'informations ou des réunions de décisions, on reste souvent à un niveau structural superficiel. Un tel groupe d'informations peut étudier quels sont les "malades" qu'on a vu dans la journée, s'il faut modifier les ordonnances, prescrire tel traitement, envisager les sorties, les entrées, faire des visites à domicile, etc. Dans cet ensemble d'informations qui circulent, on méconnaît (peut-être par manque de temps ou manque d'attention) ce qui se passe réellement. L'hypothèse que je propose, c'est que même ces groupes ont forcément un gradient thérapeutique, psychothérapeutique, mais qui est souvent resté à l'état sauvage. Il ne s'agit pas de transformer un groupe d'informations en un groupe de discussion psychothérapeutique ; mais, par contre, il faut en tenir compte. Or, comment en tenir compte ? C'est compliqué. C'est là, peut-être, qu'il faut avoir recours à une dimension qui apparemment n'est pas vraiment psychanalytique. J'avais été frappé, il y a longtemps, par un texte d'un psycho-sociologue (texte paru dans le "Bulletin de psychologie", en 1958) : Robert Pagès. Il étudie, dans un groupe, la position de chacun des participants, au sens microsociologique du terme, en tenant compte de ce qu'il appelle la "densité" de chaque participant. Vous savez bien que dans des groupes d'une dizaine de personnes, une proportion importante de celles-ci est assez passive, éteinte, bien contentes de déléguer leurs instances aux "grandes gueules" qui sont là... Robert Pagès distingue aussi des densités positives et des densités négatives. Par exemple, un groupe fonctionne bien ; un type vient, s'ajoute, et à ce moment là le groupe ne marche plus. Inversement, une autre personne arrive et ça remarche ! Densité -, densité + ; qu'est-ce qui se passe à ce niveau ? Est-ce au niveau des identifications, imaginaires, symboliques, etc ? ou bien est-ce qu'il y a là spécifiquement autre chose ? R. Pagès parle également de la fonction charismatique, de son rôle même dans les tous petits groupes. D'autre part, il réfléchit à propos d'une fonction, à mon avis capitale, que j'ai appelée "la fonction présidentielle". Traditionnellement, dans un groupe, le président, c'est celui qui va étudier la "fonction de pertinence" : est-ce qu'on reste dans le sujet ou est-ce qu'on est hors sujet ? Il me semble que la fonction présidentielle psychothérapeutique d'un groupe, ce n'est pas tellement être dans le sujet ou hors sujet ; c'est de pouvoir - Robert Pagès en parle très bien - calculer, prévoir, ou tempérer la "fonction de détour". A partir d'un thème, savoir quel détour on peut tolérer pour traiter ce thème là. Il me semble que cette fonction de détour est capitale dans n'importe quel groupe. Si l'on veut aller directement au but, le groupe s'effondre. C'est en effet par le détour qu'il va y avoir une possibilité d'expression fantasmatique de chacun des participants ? Mais ceci demande, dans l'exercice de la fonction présidentielle, qui peut être tenue par une personne ou par plusieurs, une certaine habileté technique, une tolérance mesurée pour veiller à ce que le groupe ne s'effondre pas et garde une certaine structure. C'est dans cette structure que pourront se manifester des instances plus ou moins éclatées comme le surmoi, l'idéal du moi, ou une loi du groupe, ou des phénomènes fantasmatiques, ou des interprétations, des acting-out, etc.

Je ne fais ici qu'essayer de décrire, d'une façon très rapide, certaines approches théoriques, nécessaires pour constituer une sorte d'outil de travail.

Peut-on préciser quel type de logique est dominant dans un groupe pour que ce groupe soit efficace ? Bion se réfère à une logique "psychotique" ; c'est précieux mais un peu approximatif. Il serait important de se référer à une logique qui tienne compte à la fois, sans contradiction, et du groupe et de chaque personne dans sa singularité.

Il y a deux ans, lors du Séminaire à Sainte-Anne, j'avais proposé comme étant la plus adéquate, la plus proche de notre pratique des groupes, la "logique du vague", développée par Ch. S. Pierce dans la sémiotique "signifique", en opposition avec la "logique du général". La logique du vague appréhende au plus près le concret de la réalité du groupe et des relations internes au groupe. Elle permet ainsi d'articuler les problèmes de la singularité de chacun des participants. Elle s'oppose - comme la logique du général - aux logiques "obsessionnelles" de la totalisation. Ce qui les caractérise l'une et l'autre, c'est qu'elles s'articulent dans une indéterminité plurielle. La logique du général, proche des notions de dénotatif et d'"extension", n'obéit pas au principe du tiers exclu, tandis que la logique du vague, proche des notions d'"intention" et de connotatif, de contexte, n'obéit pas au principe de non-contradiction, ce qui la rapproche de la logique des phénomènes inconscients. On constate ainsi que cette logique du vague est ce qui est au plus proche du déchiffrement du sens (par opposition à la signification). Le sens ne prend valeur que du contexte, de même que les phénomènes de groupes. Je voulais souligner ici quelques notations logiques - qui demandent bien sûr à être développées - pour mieux situer une approche sémiotique concrète de ce qui nous intéresse dans les groupes en tant que porteurs de vecteurs thérapeutiques.

D'autre part, un des avatars de ces phénomènes de groupes, c'est de se refermer sur soi-même, de se ramparder vis-à-vis du contexte, et de sombrer dans une sorte d'illusion, corrélative de cette isolation. Il en résulte un foisonnement de phénomènes de suggestion, de relations spéculaires et d'uniformisation interne. Mais à l'arrière plan de toutes ces questions sur les groupes, il y a une problématique traditionnelle, celle de la nature du "lien social". Préoccupation classique des "empiristes" depuis le XVIIIème siècle (Hume, etc) pour en arriver à une élaboration microsociologique (avant la lettre), celle de Gabriel Tarde, en particulier quand il distingue "la foule" (système régressif) et le "public". Le public, c'est "l'espace de la gazette" : une communauté qui ne soit pas faite de proximité physique, mais qui garantisse à chacun sa singularité, sa spécificité, bien qu'appartenant au même groupe, à la même collectivité. Cette réflexion sur le "lien social" me semble indispensable pour maintenir ensemble, sans régression, singularité et collectivité.

Cette thématique du "lien social", nous la retrouvons chez Lacan, dans son élaboration de la typologie des quatre discours : "le discours est un lien social..." dit-il. De même que Tosquelles se servait de la topique freudienne et des instances pour essayer de classer les groupes par dominance : surmoi, idéal du moi, moi idéal, etc, on pourrait également proposer des groupes à dominante de "discours hystérique", ou de "discours universitaire" ou de "discours de l'analyste", ou de "discours du maître". Ce serait un instrument de travail, tout au moins à titre "d'hypothèse abductive", qui nous permettrait de lutter contre tout ce qui apparaît comme résistance à l'intérieur des groupes, résistances souvent méconnues, en particulier par ceux qui parlent le plus. Des grilles conceptuelles multiples permettent ainsi d'éclairer, de façon différente, ce qui peut "se passer".

Je voudrais enfin signaler que tout effort de "théorisation", s'il est bien conduit, fait intrinsèquement partie des "techniques" de groupes. Il ne peut y avoir une simple pratique mais une véritable praxis, du fait qu'il n'y a pas de groupe en soi. On ne peut parler de groupes, on l'a vu, que dans une sorte de combinatoire générale où il y a plusieurs groupes, à partir d'une table de distinctivités. C'est par cette table qu'on peut mettre en question ce qui fait qu'il y a des groupes. Sur quelle base, sur quel "terrain", par quelle logique se développent les groupes ? C'est dans ce sens que j'évoquais la notion de "sous-jascence". Mais on peut également se référer, sur un plan microsociologique, à ce que Georges Gurwitsch, dans son livre paru en 1950, "Vocation actuelle de la sociologie", désigne sous le terme

d'"attitudes collectives". Comment avoir accès à ces attitudes collectives - proto-mentales si l'on veut - qui font que, souvent, si on ne les traite pas, toute création de groupes, de réunions, d'"institutions" est vouée à l'échec ? Ceci repose le problème de la nécessité d'une critique permanente des rapports, des relations des gens les uns vis-à-vis des autres, et des groupes. On se rapproche ainsi d'une thématique tout à fait classique, dans ce qu'on a appelé "la psychothérapie institutionnelle", celle des "rapports complémentaires" au sens de Dupréel, ou de ce que Slavson nommait des "relations indirectes".

Sous-jacence, attitudes collectives, rapports complémentaires, relations indirectes, etc, permettent d'appréhender "ce qui se passe" d'un groupe à l'autre, afin d'éviter ce glissement "naturel" vers la plus banale et la plus grave "maladie" des collectivités, des établissements et des groupes : la fermeture sur soi, le cloisonnement, l'uniformisation. D'un groupe à l'autre, c'est le désert et le "collectif" crée du "fermé".

Mais un schizophrène, c'est un "fermé". Notre travail est justement d'essayer de faire des "greffes d'ouvert". Il est donc nécessaire de modifier constamment la "structure" pour qu'il y ait de l'ouvert.

On peut alors poser le problème des prises en charge psychothérapeutiques, soit par les groupes, soit multi-focales, soit individuelles, dans un milieu institutionnel qui doit être suffisamment accueillant, ouvert. "Ouvert", afin de mettre en chantier ce qui est le plus altéré chez les psychotiques : la qualité de l'espace, dans son jeu dialectique, et les limites du corps.

Je n'ai fait que survoler quelques problèmes. J'ai parlé de Bion, des groupes que cite Jean Kestemberg, etc. On pourrait également parler du psychodrame analytique avec Evelyne Kestemberg, Diatkine, qui est typiquement à finalité thérapeutique. Mais je voudrais souligner, d'une façon plus générale, qu'il y a des phénomènes souvent méconnus. Par exemple, certains schizophrènes, qui sont dans un état dissociatif énorme, ne participent à aucun groupe, même si on leur demande. Pourtant, si un des groupes d'organisation disparaît, on s'aperçoit qu'ils font une décompensation. Ce qui compte pour eux, c'est qu'il y ait des groupes, un réseau ; Tosquelles parle de "filet institutionnel", corrélatif d'une certaine ambiance. C'est le filet qui joue un rôle dans l'existence de tel ou tel schizophrène, lequel ne peut pas, être pris dans un groupe qu'on appellerait "thérapeutique" pour la circonstance.

Pour d'autres cas, il faut étudier ce qui peut se passer suivant la composition du groupe. Dans les groupes signalés par Kestemberg et Decover, dans les groupes stables, il n'y a pratiquement pas de psychotiques, tandis qu'il y en a bien plus dans les groupes instables ou ouverts. Mais dans quelle proportion doit-on introduire des schizophrènes dans ces groupes ? Faut-il qu'il y ait mélange, hétérogénéité nosographique ? Il faudrait également discuter de la place du "leadership", dans un tel système. Est-ce en rapport avec les attitudes occidentales de la civilisation que ces groupes fonctionnent sous la responsabilité d'un couple : un homme et une femme ? Jusqu'à soutenir que c'est l'homme qui doit faire les interprétations !... Mais c'était il y a trente ans !... Au centre d'un groupe, ce qui maintient ce groupe, c'est quelque chose d'équivalent au refoulement originaire, équivalent à une sorte de vide. Il s'agit de das Ding, de la Chose. Originellement, das Ding désignait une assemblée, un groupe de juridiction. Le problème qui est posé sur le plan métapsychologique, mais qui a un impact psychothérapeutique, c'est de préciser quel est le rapport de chacun des participants à das Ding ? A ce sujet, vous pouvez vous référer à un passage du Séminaire de Lacan sur "L'éthique de la

psychanalyse" : quels types de relations s'instaurent entre "das Ding" et un hystérique, un obsessionnel, un paranoïaque, etc ? De déchiffrer ces modes de relation permet de mieux comprendre la structure de groupe et d'éviter ces catastrophes banales, sorte de maelström, de fuite centrale, qui font s'évanouir des groupes à peine ébauchés. La façon dont chaque participant se situe vis-à-vis de cette fuite virtuelle permet de mieux appréhender sa personnalité et introduit des sortes de facilitations de la parole, des passerelles, des ponts de l'un à l'autre...